

Préface

Gilles Hanauer a été libéré après une très longue peine : 35 ans.

35 ans à trimer dans une entreprise. Je l'ai rencontré à sa sortie. Ce n'était plus l'homme de la photo que j'avais emportée avec moi. Sur cette photo en noir et blanc, il avait dix-huit ans. Il était beau, avec un faux air de Marlon Brando jeune.

J'eus de la peine à le reconnaître. L'homme devant moi, au trois-quarts chauve, un sac à dos noir sur le dos, était évidemment plus en rondeurs, mais son regard pétillait d'intelligence, comme avant. Ainsi l'entreprise n'avait-elle pas réussi à le briser tout à fait.

Il l'avait écrit plus d'une fois : la retraite devrait être accordée à tous, entre 25 et 40 ans. Mesure en rien utopique, s'il était convenu de commencer à travailler à partir de 40 ans, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nul doute qu'avec l'allongement de la vie, les futures générations ne travailleraient plus qu'à partir de 50 ans. Mais le politique n'est jamais assez révolutionnaire et le peuple trop casanier.

J'imagine qu'un prisonnier libéré après une si longue peine a le sentiment paradoxal d'avoir été protégé de mille dangers, mais aussi de n'avoir pas été le maître de sa vie.

— Jusque-là, mon insouciance avait guidé mes rêves. A moins que ce ne fût l'inverse, m'avait-il répondu emphatiquement, après que nous nous sommes installés dans un bistrot au pied de l'Arche de la Défense.

Mon journal avait décidé d'accorder une double page à cet étrange écrivain ayant parallèlement réussi à mener une brillante carrière en entreprise. Aujourd'hui, j'étais devant lui car il venait d'achever un ouvrage très attendu sur les tribulations d'une jeune diplômée débarquant dans une multinationale. Un livre faussement léger et toujours drôle.

« Oui, arrive inéluctablement un moment où les rêves perdent leur sens », lâcha Hanauer, perdu dans les recoins de sa pensée et tandis qu'il touillait distraitement son café. Puis il ajouta : « Moi, ce fut presque à la dernière heure. Quelle naïveté ! »

— Un désenchantement brutal ? dis-je.

— Oui et non. J'avais atteint cette zone grise de l'âge, entre chien fidèle et loup mité, une zone de transit rapide entre être et avoir été, alors mon employeur ne me considérait plus que comme un coût supplémentaire. Je me voyais inviter – certains silences sont éloquents – à me saborder sans bruit. Entre nous, j'étais complice, ravi de quitter ce monde bizarre de l'entreprise. Je pouvais du même coup retourner à l'écriture, mon véritable métier, avec la guitare électrique et la photo.

Ecriture, guitare et photo, des hobbies en vrac ! Mais je décidai de ne pas approfondir.

— Vous n'aviez jamais eu de héros dans l'entreprise ? demandai-je, les journaux ayant besoin de clinquant à se mettre sous la dent.

— Si, le Petit Poucet, répondit-il du tac au tac.

— Vous vous fichez de moi ! (Le Petit Poucet ne ferait pas vendre un exemplaire supplémentaire à mon canard.)

Il éteignit rageusement sa cigarette au fond de sa tasse de café vide.

— Autre chose que ce benêt de Petit Prince, notre Poucet !

Sa voix grondait et je me demandais quel petit prince pouvait lui avoir collé autant d'amertume. Mais déjà il poursuivait :

— Comme le Petit Poucet, j'ai égrené le long du chemin de ma vie professionnelle des tonnes de cailloux, et de choux, et de genoux. Les cailloux de mes illusions, des choux tout blancs, et des genoux balancés dans les couilles des uns et des autres.

— On sent pointer le poète de *Tiède Respiration d'automne*, dis-je.

Il hoqueta et je compris qu'il riait.

— Notre vie est comme un horizon qui s'éloigne en s'évasant, reprit-il. Plus vous marchez, plus le monde devient vaste, incertain, multiforme. Vous comprenez de mieux en mieux sa matière et de moins en moins ses fondements et la vérité de ses lois.

— Pourriez-vous être plus clair ? (Mon journal n'avait que faire de leçons matutinales sur la complexité de la vie. J'espérais du croustillant, du grinçant, et pourquoi pas, quelques turpitudes.)

Mais sans crier gare, Hanauer changea de sujet :

— Vous aimez l'horrible spectacle de la corrida ?

Je le savais de pensée assez déstructurée. D'ailleurs quelques années plus tôt, il avait écrit un livre intitulé *Récits Proches*, qui avait connu un certain succès. Un livre de nouvelles, excellentes certes, mais sans queue ni tête. En tout cas, pas un livre touchant à l'universel.

Je répondis prudemment :

— Bien entendu, j'exècre la corrida.

— Un mauvais point pour vous, Monsieur le journaliste. Quand je pense à la corrida, je pense au taureau. Vous le savez, dans l'arène, où il rencontre pour la première fois l'homme à pieds, le taureau combat dans le vide de la *muleta*, cette étoffe rouge qui se dérobe toujours.

— Et... ? (Les digressions reprenaient...)

— Heureusement pour le matador que la bête ne poursuit que le vide. Mais, en une vingtaine de minutes, le taureau apprend tout. Dans le fracas des clameurs et l'apeurement des rivières de sang, il comprend que derrière la *muleta* se cache autre chose, son destin, un ennemi mortel. Alors, le taureau brave devient très dangereux, et c'est pourquoi le rituel prévoit, et précisément à cet instant, la mort.

Il s'interrompt et me regarda au fond des yeux.

— Où voulez-vous en venir ? dis-je, un peu agacé par la tournure sombre de l'entretien.

— C'est pourtant clair : nous devons absolument mourir juste à temps. Juste au moment où le puzzle cynique du monde prend soudain forme dans notre tête. Il faut laisser la place à la candeur des jeunes, les futurs Petit Poucet ne se sachant pas encore à genoux devant les Puissants.

— Les Puissants ?

— Oui, cette poignée d'hommes qui se croient aux commandes du monde parce qu'ils le valent bien.

— C'est le message principal de votre livre ? Plutôt austère, dites donc !

— Vous confondez le contenu et le contenant, mon vieux. Mon livre, le contenant, est rigolo. Il parle du monde d'Ubu, au quotidien. Le monde de l'entreprise ou dans la vie extérieure. L'entreprise est le monde en miniature. Il traite ce sujet grave comme une blague. C'est mon style.

— C'est vrai, votre texte et votre style sont primesautiers, les situations sont souvent hilarantes, et les personnages, qui ont chacun une psychologie bien marquée, sont rarement tristes ou désespérés...

— Parce qu'ils sont encore à se demander ce qui peut bien se trouver derrière ce fichu chiffon rouge.

— Qu'y trouve-t-on derrière ? dis-je.

— Des habits de lumière sur des âmes de Quasimodo, : les chefs.

— Vous y allez un peu fort ! Vous êtes anar ?

— Pas le moins du monde. Je suis un Bobo très intégré. Le problème, c'est le retour de l'oligarchie en entreprise. Une nouvelle caste autoproclamée, et de plus en plus riche. Pourtant, en 35 ans, les patrons de grandes entreprises, visionnaires et engagés, je les compte sur les doigts d'une seule main. Les autres ? Des erreurs de casting, des usurpateurs, mais qui ont eu accès au clan.

Cet homme énonçait ces propos sans aucune amertume dans la voix, comme s'il parlait d'évidences. Il était temps de conclure, j'avais assez de matière pour mon article pour peu que je le passe de la rubrique pipole à la rubrique économique ou, mieux, à celle portant sur la philosophie de comptoir.

— Et le titre de votre bouquin ? *N'apprends rien d'eux, sinon tu vas mourir* ?

— C'est limpide, non ?

— Certes, mais...

— Au-dessous des chefs, vivote le monde des *péons*, petit peuple ayant perdu peu à peu l'espoir de souper avec le maître. Leur rôle ? Planter consciencieusement les banderilles selon les processus voulus. Les *péons* attendent en silence, la porte ou la retraite. Ils ont le cou tordu à force d'observer là-haut les Puissants.

— Et ? dis-je un peu perdu et impatient de conclure.

— Putain ! C'est évident ! Comme pour les taureaux avec les matadors, n'apprends rien d'eux, sinon tu vas mourir.

Il ne faut jamais fâcher un écrivain de cette trempe, surtout s'il a la lubie des taureaux...

Marc Furax
Reporteur au Grand Journal de Bry

Depuis deux jours un maelström d'émotions ne cessait de me tarauder. Tout n'était plus qu'un vague souvenir, englouti dans le désastre de ma vie présente.

Au fond, à bien y réfléchir, avec ce réalisme inné me caractérisant, seule la première minute de mon aventure avait été exceptionnelle.

Maintenant encore, je ressentais le presque frisson qui m'avait secouée à la descente du train m'amenant de Bordeaux. Me glissant le long du TGV pour éviter la foule, la loco choisit ce moment pour lâcher un assourdissant pschiiiiiiiiit ! Une frayeur joyeuse de jeune fille m'avait secouée d'une onde qui avait fini par s'échouer généreusement dans le creux de mon pubis.

— Vierge Marie ! m'étais-je écriée étourdiment, c'est Paris !

Les émotions ont tendance à me rendre ampoulée. Mais n'est-il pas vrai que certains jours, il est à se demander si la réalité ne supprime pas nos rêves ? Ce fut, allez savoir pourquoi, un de ces moments décisifs. Un de ces moments où l'on sent que sa propre vie bifurque sans pouvoir la retenir.

Ce fut tout. Hélas.

Car il y eut ensuite l'anicroche avec cette femme. Enfin, je devrais dire avec ma dingue de mère, toujours anxieuse au-delà de l'imaginable.

A peine descendue du train, engoncée dans une cabine téléphonique crasseuse, déjà contrariée de cette faiblesse

qui me tenait sous la dépendance de parents névropathes, névropathes d'inquiétude, j'avais joué les enthousiastes.

— Maman ! C'est Myrtille ! Te rends-tu compte, je suis enfin à Paris !

Comme prévu, le dérapage immédiat me gifla :

— Enfin ma petite Myrtille ! Tu aurais pu quand même appeler plus tôt !

— Mais M'man, j'étais dans le train et...

— D'accord, d'accord, mais heureusement que tu appelles, enfiiniin.

La voix était anormalement soulagée. J'eus un pressentiment.

— Il y a un problème ?

— Non, non, pas exactement...

— Mais... ?

— Evidemment Papa et moi, nous pensons à ce détraqué. Tu sais, celui dont on parle en ce moment, qui viole les filles dans les trains et je me disais...

Je tuerais ma mère de mes propres mains lorsqu'elle part sur ce terrain. Elle en est morte bien des fois.

— Tu te disais quoi Maman ? dis-je avec lassitude, sentant venir la suite.

— Que tu es un beau brin de fille et que ce type...

— Maman. Maman ! Faut que je te l'avoue. Un type, assez joli garçon, m'a abordée dans le train et, maintenant que tu me le dis, il avait peut-être un drôle d'air et... Bref, on a sympathisé assez violemment jusqu'à...

— Ah ! Mon Dieu Myrtille ! Ce n'est pas possible !

— Si c'est possible ! Et même, je vais te le révéler : c'est normal de parler à des garçons ! Ta petite oie blanche n'est plus blanche. Et pas d'aujourd'hui !

Je ne savais pas ce que je détestais le plus : son anxiété paranoïaque, son idiotie spontanée ou ma propension à l'agressivité.

— M'man ! Ce tueur a été arrêté, tu le sais, et il est derrière les barreaux pour mille ans !

— Chérie, ce monde est peuplé de fous. Et particulièrement à Paris. D'ailleurs les journaux télé...

— Ma-man !

— Je sais ce que tu penses. Pourtant ton père, qui n'est pas la moitié d'un trouillard comme tu le sais, se souvient que...

Certes mon père n'était pas la moitié d'un trouillard, il l'était à 200 %.

Je devais raccrocher sous peine de parricide à distance :

— M'man, faut que j'y aille. Plus de pièces et ma copine m'attend pour dîner.

— Attends Myrtille, attends. Dis-moi au moins quand tu comptes rentrer à Bordeaux ?

C'était le bouquet ! Elle le faisait exprès pour me culpabiliser, sachant pertinemment que j'avais décroché un job chez MéGaGLoB'S à Paris. Et que je ne rentrerai pas avant trente ou quarante ans.

Bredouillant sèchement un vague au revoir, je raccrochai trop violemment.

Malgré l'air frais s'engouffrant sous le porche de la gare, je transpirais. Ma mère réussissait toujours à me gâter l'humeur, même quand la vie s'efforçait de m'envoyer de timides signaux de bonheur. Elle possédait un don d'enfer pour ça. Chaque fois que j'entrais en contact avec elle, me saisissait l'horrible impression de m'épuiser à franchir une course d'obstacles.

La gare laissée derrière moi, j'eus cette fois l'agréable sentiment de pouvoir larguer les amarres.

Mais l'éclosion sans borne de ma joie buta sur la file impressionnante attendant un hypothétique taxi. Trois quarts d'heure plus tard, un engin minable freina devant moi et un type à la bedaine élégamment compressée dans un gilet tricoté sans doute par une mère à demi-aveugle, empoigna mes bagages sans me jeter le moindre regard. Le taxi démarra poussivement, expulsant à toute berzingue

par la vitre ouverte les dernières infos sur les résultats de foot. Mon moral remontait. Paris, ah, Paris !

Vingt minutes plus tard, Arielle me tendait les bras sur son palier. Arielle, une fille que j'avais côtoyée deux ans à l'École Supérieure de Commerce de Bordeaux. De bons moments qui nous avaient fait jurer de garder le contact à la vie à la mort. Naturellement, et comme je l'avais fait pour elle quelque temps à Bordeaux, elle avait proposé de m'héberger à mes débuts parisiens. Un job, un pied-à-terre, la terre entière se mobilisait pour mon lancement dans la galaxie.

— Bienvenue dans la plus belle ville du monde ! s'écria Arielle, emphatique et attendue comme à son habitude.

Mais il ne m'échappa pas qu'elle lorgnait du coin de l'œil ma montagne de valises et d'ailleurs elle ne put se retenir bien longtemps :

— On dirait que tu comptes rester un bon bout de temps ici...

Je connaissais mon Arielle sur le bout de ses doigts manucurés : son ton était trop léger pour être honnête. N'étant pas du genre à tourner autour du pot, je dis tranquillement :

— Au téléphone j'avais cru comprendre que ta porte était ouverte. Mais si cela t'occasionne la moindre gêne, évidemment...

— Pas du tout, Myrtille ! Ne le prends pas comme ça. J'en ai d'ailleurs parlé avec Damien – mon nouveau copain, précisa-t-elle en baissant la voix et en désignant de la tête le salon d'où s'échappait un flot de jingles publicitaires – il ne voit pas d'inconvénient à ce que tu restes un petit peu.

— Ah, ce Damien gère à présent tes copines ?

— Myrtille, toujours aussi farouche, hein ? Tu ne peux pas comprendre.